

Extrait,
La fille de la forêt équatoriale

Dans cette épaisse étendue d'arbres et d'herbes, les paysans travaillaient à la force de leurs bras. J'ai toujours admiré leur résistance, car la préparation de nouvelles plantations s'avère toujours difficile. Pour nous, les jeunes, les grandes vacances coïncidaient avec la période de nettoyage des cacaoyères. Vêtus comme des villageois, on essayait de faire comme eux. Mon père ou ma mère décidait de la tâche à accomplir. Pour plus d'efficacité, on constituait des groupes d'entraide. Nous chantions pour nous encourager. De nombreux dangers nous guettaient : les vipères blotties sous des feuilles mortes ou les serpents verts qui se logeaient dans les feuillages. « Avant de commencer le travail, tendez bien vos oreilles ; cherchez d'où viennent les cris d'écureuils. Ils signalent la présence de ces reptiles », prévenait mon père. J'avoue que je ne supportais pas la vue des chenilles, d'iules ou de grosses fourmis qui mordent d'autant plus fort qu'elles espèrent bien harponner leur proie. Est-ce l'une des raisons pour laquelle j'ai décidé d'étudier et, ainsi, rendre ma vie facile ?

Je courais pourtant pieds nus ! Sur les branches d'arbres abattus, mes frères et moi mimions King-Kong. Seule fille de la maison, on me nommait « garçon manqué ». La campagne m'autorisait les mêmes activités que les garçons. La forêt m'appartenait. Je me prenais pour une héroïne d'aventures sylvestres. J'oubliais l'école et la langue française si difficile à appréhender. Mon père, chasseur connu, m'amenait avec lui dans la forêt. Je portais la hotte dans laquelle on déposait nos prises. Le soir, bien qu'épuisée, je partageais ma joie, de rapporter du gibier à la maison, avec ma mère. Je lui montrais le gibier que j'avais libéré des pièges. Quelle liberté ! Quelle délivrance ! Quel bonheur ! (p. 18)

Marie-Rose Abomo-Maurin, « La fille de la forêt équatoriale » in *Enfance de filles*,
© Éditions Chèvre-feuille étoilée, 2025, 163 p.